

VENÉRIE

la chasse aux chiens courants



DE LA NIÈVRE A L'OISE ET DE L'OISE A LA NIÈVRE : LE RALLYE PIQUE AVANT NIVERNAIS



Départ pour la chasse à Boux. Le comte de Roüalle, maître d'équipage et Pierre Berthier dit « Longjarret », premier piqueux. (Photo : F. Travet)

Un matin de mars, frais et beau. La voiture aborde le chemin encaissé qui prend, à droite, sur la route entre Raveau et Saint-Aubin-des-Forges, en pleine forêt. Quelques mètres encore et puis, à gauche, au delà de prairies vertes doucement pentues, parsemées de quelques arbres, bordées de lices blanches régulièrement repeintes, un groupe de bâtiments serrés autour d'une vaste cour : la maison forestière de la Grande Mare. On gare la voiture au fond de la cour sablée, largement ouverte sur les prairies. Premier contact avec le chenil et avec l'équipage, au cœur de son territoire de chasse, la forêt des Bertranges.

La première maison est la bonne. Une fois passé le seuil, on entre de plain-pied dans une vaste salle dont la cheminée ronfle joyeusement. Sur les murs, des massacres, des gravures, des photos. Ici, la bienvenue n'est pas un vain mot. Le bruit des moteurs annonce les arrivées successives. Les coffres s'ouvrent ; chacun se prépare, sort la tenue bleu foncé à parements gris argent et galons de vénerie, ou la tenue noire.

Soudain apparaît une Rancho verte, d'où débarque un homme jeune, cheveux noirs et teint pâle : le maître

d'équipage, Philippe de Roüalle, fils et petit-fils de veneurs, maître d'équipage après son père et son grand-père. Car c'est avec celui-ci que, voici soixante-quatre ans, commence l'histoire du Pique Avant Nivernais.

Jean de Roüalle n'a alors que vingt et un ans. Représentant d'une ancienne famille de la Nièvre, les Roüalle n'avaient pas de tradition de vénerie ancestrale particulière.

A l'en croire, son propre père n'était guère veneur dans l'âme, préférant à l'art chanté par du Fouilloux l'exercice de l'équitation. Il avait cependant chassé depuis de nombreuses années avec tout ce que le centre de la France et les environs de Paris comptaient alors d'équipages. Il saura plus tard remplacer son fils lorsque celui-ci sera momentanément absent à la tête de ses chiens.

Dès la fin de la première guerre mondiale, qu'il a faite dans la cavalerie comme engagé volontaire, Jean de Roüalle n'a plus qu'une idée en tête : fonder son propre équipage. C'est chose faite en 1919, date officielle de la naissance du Pique Avant Nivernais. Les débuts sont modestes, mais enthousiastes. Douze chiens, mais excellents : de longues

années, on se souviendra de « Tartareau », rapprocheur incomparable (« il dédaignait toutes les voies d'autres animaux, sauf celle du sanglier », écrit Jean de Roüalle), de « Chicaneau », de « Briffaut », de « Cocarde » et de « Flambeau », tous chasseurs criants, infatigables et courageux au ferme. Pour les servir : un homme au service de la maison depuis cinquante-cinq ans, Claude Dumarest, élevé pour la circonstance au rang de garde-chasse. Pour compléter le tableau, ajoutons que l'équipage dispose d'un char à bancs tiré par un vieux Tarbais, répendant au nom de « Mignon » et prêté par Monsieur Père. Durant deux années, Jean de Roüalle chasse sur son territoire nivernais, sortant parfois quatre jours par semaine, montant sa jument d'armes « Farafat », sa compagne de guerre pendant quatre ans. Lorsqu'il n'est pas en selle, il est à pied, traquant renards et sangliers. Ces derniers lui causent parfois du souci ; tel ce vieux solitaire de près de cent quatre-vingt-dix livres, chassé depuis des heures et qui, après soixante-dix kilomètres de course, devait le charger à plusieurs reprises et l'envoya même en l'air ! L'animal reçut en

pleine tête une balle tirée à proximité par le petit fusil de 20 à canon court qui s'avéra en l'occurrence plus utile qu'un couteau ! Il ne restait plus, après cet exploit, qu'à retraire pendant vingt-cinq kilomètres, à pied et de nuit, bien entendu !

Deux années passent. « Du bricolage sur les sangliers et les renards, écrit Jean de Roüalle, sans succès sur les lièvres et pas beaucoup de résultats sur les chevreuils... ». Au début de 1921, il décide avec son ami Hervé d'Armaillé, de créer un petit équipage de lièvre qui prend le nom de « Rallye Purée ». Dans l'euphorie, Valéry, le professeur de trompe, compose « la Roüalle », fanfare qui n'a dès lors, cessé de connaître la notoriété que l'on sait. Tout cependant ne peut être parfait, même avec la meilleure volonté du monde et une passion à déplacer les montagnes. Qui dit équipage dit piqueur ; on en trouve bien un, mais pas du meilleur cru : « un mauvais fouaillieux de chiens », incapable de servir correctement ses seize élèves pour la plupart fort jeunes. Dès la première sortie dans des bois vifs en lièvres, il se créa autant de chasses que de chiens ! Les soixante-neuf autres sorties furent du même accabit : tout était à reprendre.

Nous sommes en 1922. L'équipage du Sendat, découplant sur le lièvre en Lot-et-Garonne, et appartenant à Madame Vatin-Pérignon, est à vendre : un voyage rapide à Bouglon et l'affaire est conclue. Jean de Roüalle revient avec quinze Harriers un peu disparates mais d'excellente origine (Grandin de l'Épervier), vifs, intelligents et criants. Quelques semaines plus tard, Saint-Hubert aidant, arrive à l'équipage un jeune piqueur, Bessaguet, dont les aptitudes se doublent de ses qualités de soigneur. C'est une excellente trompe. Il a à peine trois saisons de chasse au chevreuil et au cerf en particulier. Il possède déjà également de bonnes idées sur le lièvre : ce sera le premier piqueur de l'équipage. M. de Roüalle s'adjoint alors comme associé, M. Robert de Thoury.

Commence alors une période difficile mais riche d'enseignements : un seul lièvre est pris la première année, mais quatorze la seconde et trente-huit la troisième, qui est d'ailleurs la dernière. Jean de Roüalle veut en effet tâter du chevreuil ; aussi vend-il sa meute à un notaire de Moulins. Par la suite, celui-ci prendra, avec les chiens créancés au Pique Avant Nivernais, jusqu'à cinquante lièvres par saison !

Un matin de 1924, M. de Roüalle reçoit une lettre dont le libellé le remplit de fierté (il a vingt-six ans...) :

*Le marquis de Pracomtal,
maître d'équipage du Rallye Morvan.*



« Comte de Roüalle, maître d'équipage ». Le signataire en est le baron de Ponnat, maître d'équipage du Rallye « Là-Haut », fervent adepte de la chasse du chevreuil, et qui propose à son jeune correspondant de monter avec lui un équipage. La proposition est honnête, car le baron possède vingt-cinq chiens et un territoire à cheval sur la Nièvre et la Saône-et-Loire, Jean de Roüalle apportant, quant à lui, son enthousiasme et son ardeur. Il est bientôt décidé que l'affaire sera, dans un premier temps, conclue pour trois ans. M. de Roüalle commence alors à se procurer ses premiers chiens — des Français blancs et noirs — auprès de M. Beauchamp, ainsi qu'une dizaine d'autres chiens d'autres origines. Avec ceux de M. de Ponnat, la meute atteint quarante sujets qui sont confiés à un nouveau piqueur — car Bessaguet était rentré en Poitou — nommé Lafeuille. Son maître écrira de lui qu'il était doué « d'excellentes manières, très stylé et d'une très bonne tenue sur lui... ».

Le nouvel équipage chasse sur un territoire assez vaste, en forêts de Clessy en Charolais, et de Lamothe, dures et vives en chevreuil ; à ces territoires s'ajoutent, plus pauvres mais aux paysages splendides, les bois de Limanton, dans la Nièvre, et mille hectares loués au duc de Fitz-James dans les bois de Vaux. Cette période est des plus intéressantes pour Jean de Roüalle qui, grandement aidé par deux amis, M. Michel Beauchamp, déjà nommé et Sir Rupert Buchanan Jardine, tous deux éleveurs incomparables, se lance à corps perdu dans l'élevage et introduit dans sa meute, un apport non négligeable de « black and tan », de souche écossaise (Dumfriesshire).

Chose curieuse, ces chiens sont très gorgés.

Malgré cela, les chasses sont difficiles, car l'expérience manque encore. « Lorsqu'on n'a pas de chiens très créancés, écrit Jean de Roüalle, qui sont vifs et perçants, on ne peut réussir. J'en reviens à mon éternelle rengaine : pour prendre, il faut d'abord prendre et, pour cela, il faut un équipage en pleine curée ». Les choses s'améliorent en forêt de Clessy et les prises se font plus fréquentes : sept chevreuils en neuf sorties en février 1925. Le mois suivant, catastrophe : une épidémie de pneumonie enlève dix-sept chiens sur trente-quatre. La fin de saison est naturellement épouvantable.

Mais cette année 1925 allait connaître un événement de taille : l'association avec le marquis de Pracomtal, grand maître d'équipage du Rallye Morvan, et qui découplait sur ses terres de Chatillon-en-Bazois, en forêt de Vincence. La visite que lui rend Jean de Roüalle à Paris, aboutit à la fondation d'un nouveau groupe, reprenant le nom de « Rallye Morvan », sous la direction de M. de Pracomtal.

Cela signifie, toutes meutes réunies, près de quatre-vingt-dix chiens qui partagent les chenils entre Boux et Chatillon-en-Bazois.

Bientôt un autre événement venait encore modifier la vie de l'équipage : un matin, en effet, Louis Charprenet, piqueur du marquis de Pracomtal depuis vingt-cinq ans, amène sa meute à Boux. Laissons Jean de Roüalle conter la scène :

« Louis Charprenet amène toute sa meute sous son fouet et naturellement, découplée, comme on le faisait à cette époque. Les chiens venaient à pied, lui et son second

étant à cheval. Cela se passa très vite. Il descend de cheval, donne la liste de tous les chiens à Lafeuille (avec les âges), refuse de trinquer, fait rentrer tous les chiens au chenil, remonte à cheval et part au trot. Il avait le cœur si gros que je vis deux grosses larmes couler de ses yeux ». Les chasses sont aussi différentes que le sont les territoires des trois équipages constitutifs, et les chiens apprennent durement la voie du chevreuil, avec des hauts et des bas, ce qui n'empêche pas l'ambiance d'être toujours très gaie. L'équipage compte quinze prises en 1925/26 et vingt en 1927/28. Fin mai 1927, grande date pour l'équipage. Devant le besoin pressant d'un valet de chiens, Lafeuille propose en effet son neveu, Hubert Colladant, qui est aussitôt accepté. « Depuis bien longtemps, écrit Jean de Roüalle, je cherchais un excellent homme de vénerie et je l'avais enfin trouvé ». Hubert restera quarante-cinq saisons au service de l'équipage. Neveu de Lafeuille et de Labranche, ancien piqueux de l'équipage de M. de Maigret en Saône-et-Loire, Hubert a débuté dans le métier dès l'âge de douze ans. Il est vrai qu'il a été formé à la bonne école. Son nouveau maître d'équipage le décrira ainsi plus tard : « Hubert est une personnalité très forte. Quand les suiveurs disent : « Monsieur Hubert a dit ceci ou cela », on peut tirer l'échelle, c'est comme si le Bon Dieu avait parlé, et il n'y avait pas à douter de ses décisions ».

En 1928, Hubert devient premier piqueux, en remplacement de son oncle. Sa longue carrière avait à peine commencé.

Au début du mois de mai 1929 mourait à Cognac le marquis de Pra-



Le marquis de Roüalle, fondateur du Rallye Pique Avant Nivernais et son premier piqueux de 1927 à 1972, Hubert Colladant.

comtal. Par testament, il léguait à son jeune ami Roüalle la totalité de ses chiens et lui demandait de continuer à chasser. Jean de Pracomtal, son fils, invitait l'équipage tant qu'il le voulait dans ses belles forêts de Vincence et de Dely. Mais Jean de Roüalle désirait également découpler pendant trois à quatre mois par an en dehors de la Nièvre. Où aller, car il n'existait guère, déjà, de territoires disponibles ?

Durant une saison, le Pique Avant Nivernais découple en forêt de L'Aigle, dans l'Orne, tellement riche en animaux (on estimait qu'elle abritait au moins quatre cents cerfs et biches, deux cents chevreuils et une grande quantité de sangliers) que Jean de Roüalle vit un jour une harde de soixante-quinze cerfs, presque tous à tête. L'équipage Olry-Roede-

rer, fort réputé, découplait dans cette même région sur près de vingt-mille hectares. L'escapade normande dure peu et dès les saisons suivantes, l'équipage repart découpler dans le Loiret, à Montargis, ainsi que dans la Nièvre, le Cher et l'Allier. Depuis quelques années, les chiens ont acquis beaucoup de métier. Qu'on en juge : cinquante-deux hallalis de chevreuil sonnèrent au cours de la seule saison 1936/37 !

On prenait parfois dans des circonstances folkloriques : sur le toit d'une maison, sous un pont, dans un wagon et, une fois même, dans la cave d'une maison près de Montargis ! La saison en question est précisément la dernière de l'équipage de chevreuil. Poussé par ses amis Henri Lesieur, Hubert Menier et François Della Torre, Jean de Roüalle se décide, après mûre et difficile réflexion, à quitter la vénerie du chevreuil pour celle du cerf. Décision qu'il regrettera souvent par la suite, mais qu'il justifie alors en écrivant : « J'avais déjà chassé le cerf avec le Rallye Vouzeron, l'équipage Kermaingant et l'équipage Vergie. Je dois dire que j'aimais beaucoup les abois, et le cerf me tentait depuis longtemps par son courre très noble ». Les débuts ne s'avèrent pas aussi difficiles qu'il pouvait le craindre, et ce grâce à l'excellente qualité des chiens. En effet, dans ce nouveau territoire qui comprend la magnifique forêt de Saint-Fargeau, en pleine Puisaye, l'équipage sonnera, dès la première saison, trente-huit hallalis. Quelques déplacements sont effectués en forêt d'Orléans, ainsi que sur l'invitation du Rallye Touffou et du Rallye Vallières. Les chiens, maintenant excellents, ne sont pas dé-



Pierre Berthier est aussi un grand sonneur.

(Photo : J. Chédot O.V.)



*En Bertranges, l'un des boutons,
M. Audouin de l'Épine.*

(Photo : J. Chédot O.V.)

montés par leurs fréquents changements de territoires et chassent aussi bien au nord de Paris que dans le Nivernais et même, au cours de la dernière saison d'avant-guerre, en Villers-Cotterêts. D'autres déplacements étaient même prévus en forêt d'Halatte, chez la marquise de Chasseloup-Laubat et M. Francis Alépée. Le déclenchement de la seconde guerre mondiale interrompra tout. Jean de Rouille est mobilisé. Dès le début des hostilités, il prend la décision de supprimer quatre-vingt deux chiens. Les vingt meilleurs sont envoyés à Sées, dans l'Orne, car Hubert et les hommes sont tous sous les drapeaux. La guerre achevée, Jean de Rouille reprend les pourparlers amorcés dès 1943 avec le comte de Coulombiers, maître d'équipage du Rallye Vallières, et s'associe avec celui-ci pour découpler en forêts d'Ermenonville et de Chantilly. Les boutons de chaque équipage gardent leur tenue respective, rouge pour le Rallye Vallières, bleue pour le Pique Avant Nivernais. Pour le veneur et l'homme de traditions qu'est le marquis de Rouille, chasser dans les forêts royales est plus qu'émouvant :

« Me voici donc arrivé à chasser dans ces célèbres territoires de Chantilly et d'Ermenonville où tant d'empereurs, de rois et de princes ont laissé des souvenirs impérissables par la grandeur de leur vénerie et par le faste qu'ils déployèrent dans le cadre unique de Chantilly, créé par Le Nôtre. Quand je passe à l'affût Madame, au Connétable, au duc d'Enghien, je suis étreint par l'émotion en pensant, moi si modeste maître d'équipage, à la grandeur de ces lieux. Je me remémore le faste de la vénerie du XVIII^e siècle, la puissance des équipages de nos rois à Versailles, de nos princes à Chantilly ».

Les premières saisons sont difficiles, les forêts étant très peu peuplées, en majeure partie en raison du braconnage. Cette situation ne durera pas puisque, dès 1952, il était courant de rencontrer des hardes de quinze à vingt animaux. Ce territoire sera celui de l'équipage pendant vingt-sept ans. Il y fera des chasses mémorables, comme celle de ce vieux ducors qui mènera la meute durant quatre-vingt-deux kilomètres et sept heures de chasse : il sera servi à la nuit à l'étang des Crapauds. Le maître avait forcé trois chevaux et son piqueux, deux...

En 1965, M. de Rouille transmet le fouet à son fils Yves. Trois ans plus tard, celui-ci décide à l'époque des adjudications, en avril 1968, d'ajouter aux territoires habituels de l'équipage deux très belles forêts alors libres, celle d'Halatte et celle des Bertranges, dans le Nivernais, vaste domaine de cinq mille hectares auxquels s'ajoute une surface à peu près équivalente de bois communaux et privés.

Cette adjudication nivernaise allait quelques années plus tard décider d'une nouvelle étape dans l'histoire de l'équipage. Nous ne sommes encore qu'en 1969, date du cinquantième du Rallye Pique Avant Nivernais, fête en présence de son fondateur.

1972 sera une année charnière : revenant à ses origines, à ses sources, l'équipage quitte définitivement l'Oise, où il découplait depuis plus d'un quart de siècle, pour s'installer dans la Nièvre, dans cette forêt des Bertranges qui n'était jusqu'alors que son second territoire de chasse.

Ce massif homogène, à prédominance de chênes, à l'avantage d'être situé à l'écart des villes.

L'équipage va y jouer un rôle déterminant dans le cadre du repeuplement. Initialement, en effet, l'estimation du cheptel de cervidés ne dépassait pas une trentaine d'unités, et leur disparition était un risque quasi-inéluctable compte-tenu du grand nombre d'animaux tirés et de l'isolement du massif.

Une habile politique de lâchers réguliers, menée de longue haleine, en coordination totale avec les organismes départementaux et les propriétaires forestiers privés, amèneront des résultats tout à fait positifs. Cette réussite est d'autant plus remarquable qu'avant l'arrivée de l'équipage, la région ne connaissait plus la vénerie et les cerfs que... par ouïe-dire ou par les livres, aucun équipage n'y ayant découplé depuis environ une cinquantaine d'années ! Mais il faut souligner cependant que les esprits y étaient a priori favorables car, dans le Nivernais, tout homme adulte — ou presque — est un chasseur en puissance !

Le marquis de Rouille devait assister à la réimplantation nivernaise de son équipage et à ses premiers succès : dès 1968, sur huit cerfs attribués par le plan de chasse, six sont pris.

En 1973, ce chiffre passe à dix prises sur treize animaux prévus. C'est au cours de cette même saison, le 23 décembre 1973, qu'après avoir pris le rapport, le marquis de Rouille meurt, terrassé, en pleine chasse. Étonnant destin pour celui qui, interrogé un jour par le vicomte d'Armaillé, devait répondre :

« — Mon petit Jean, que voudrais-tu au moment de ta mort, être le c... sur ton cheval, ou dans ton lit ? ».

« — Naturellement, Monsieur, sur mon cheval... ! ».



En Bertranges, novembre 1982. Labranche, second, donne son rapport. (Photo : J. Chédot O.V.)

Avec lui disparaissait une grande figure de la vénerie française, fin connaisseur, cavalier infatigable, mais qui portait la modestie dans son art à des sommets, ainsi qu'il ressort de la conclusion de ses Mémoires, demeurés familiaux :

« J'ai eu la chance, pendant les cinquante années où je fus maître d'équipage, de voir mes chiens chasser et bien prendre tous les animaux courables en France, dans les forêts et les bois de notre vieux pays.

Parodiant Montaigne, je dirai :

Je doute. Je doute de bien connaître la Vénerie ».

Son fils Yves maintient désormais seul, menant l'équipage régulièrement en Bertranges et, un mois dans la saison, en forêt de Moulins-Engilbert, à soixante-dix kilomètres au sud-est du premier territoire. C'est une vaste étendue privée, entrecoupée d'herbages, vallonnée, parcourue de rivières, non loin des monts du Morvan chers à Foudras et à ses « gentilshommes chasseurs » : Meaux, Limanton, Saint-Péreuse, Vandenesse et Saint-Honoré-les-Bains, sont, autour de Moulins-Engilbert, les principales communes de ce territoire dont le repeuplement, là aussi, a dû être totalement entrepris par l'équipage. Les premiers lâchers de cervidés ont en effet eu lieu en 1968.

Le nombre des prises a constamment progressé dans ces deux territoires, selon les attributions du plan de chasse (vingt-deux cerfs en Bertranges et sept en Moulins-Engilbert pour la saison 1980-81).

Au cours de la saison 1981/82, sur quarante-trois chasses, vingt-deux hallalis ont été sonnés et quatre animaux grâciés. Au cours de cette dernière saison a été également pris un magnifique cerf, dont le pointage officiel des bois devait faire apparaître un total définitif de 195,20 points, le classant parmi les plus beaux pris en France au cours des dernières années.

Depuis 1977, l'équipage est constitué en association, comprenant actuellement une cinquantaine de membres et dont le président est désormais M. Philippe de Roüalle, actuel maître d'équipage. Pierre Berthier, dit « Longjarret », assisté d'un valet de chiens à cheval, Labranche, sert les chiens. Il a fêté en 1982 ses vingt-cinq ans d'équipage : ses notes d'argent, se plaît-il à dire. Il l'a même écrit, fort joliment d'ailleurs, ainsi qu'en témoignent ces lignes :

« Le 1^{er} septembre 1957 mes parents me demandent de faire un choix entre les études et le Rallye Pique Avant Nivernais. Vous savez quel chemin j'ai décidé de prendre...



Un maître d'équipage souriant : Philippe de Roüalle.

(Photo : Courtoisie)

Cela fait vingt-cinq ans que je vis pour la chasse dans la même maison. J'ai eu, comme tout le monde, quelques difficultés, mais j'ai vécu tellement de moments merveilleux que je ne puis regretter ma décision. La famille de Roüalle a tout mis en œuvre pour que je réalise mon rêve. La mère de notre maître d'équipage m'a procuré dès mon plus jeune âge tous les moyens d'accéder à cet art qu'est la chasse et de rentrer dans le secret des chevaux, des chiens et de la forêt.

A cette époque la forêt d'Ermenonville était sauvage, uniquement peuplée de cerfs et de chevreuils.

Ah ces chevreuils !

Combien de fois les ai-je chassés avec « mes » chiens !

— Baliveau, Bergerette, griffons batardeés venant des Landes,

— Furie, fille d'un labrador du baron de Wagner,

— Dray, Ifée, Louvard, Neige, Jamin, Jicky, Nonette, des fox à poils durs qui n'avaient peur de rien.

Pour accompagner ce joli petit monde, mon vieil Indien, un cheval alezan qui appartenait au défunt marquis de la Bégassière, bouton de l'équipage, mais qui ne chassait que deux fois l'an. Tout le reste du

temps il me prêtait son fidèle coursier.

Que de joies j'ai pu avoir avec ces compagnons !

Nous partions le matin aux aurores pour ne revenir que le soir au crépuscule, harassés de fatigue, mais le cœur rempli de satisfaction. Le « Rallye Valiérais », mon équipage de onze chiens, dont le nom était dû au château de Vallières, m'a permis d'élucider de nombreux problèmes que posent des animaux chassés.

Voir après six heures de chasse une Furie ou un Baliveau les pieds en sang faire un retour, travailler un défaut de plusieurs heures et relancer leur animal de chasse sans l'aide de personne, cela nous oblige à respecter ces fidèles compagnons.

Savez-vous ce qu'est la fatigue avec en plus la lassitude ?

Lorsque cela fait plusieurs heures que vous vous acharnez à chasser un animal et que, las des difficultés qu'il vous a créées, vous vous asseyez à un carrefour au pied d'un chêne entouré de vos chiens, sans aucune autre présence ; vous vous prenez à leur parler, les regards qui vous supplient de leur expliquer le défaut... On réfléchit, on revit la chasse dans ses moindres détails et subite-

ment on arrive à découvrir la faille. L'espoir renaît, la fatigue est oubliée, on se remet debout, une tape amicale à ses complices et on repart là où on croit avoir laissé son animal. On reprend le pied, on retrouve la voie. Tout à coup Jasmin se récrie, les autres rallient, une chèvre bondit... Tout le monde en veut !

Oui c'est bien notre animal de chasse. Braves chiens, ils ne peuvent plus courir, mais ils veulent chasser et ils chassent.

Doucement ils continuent, se relayant, s'encourageant...

Le temps passe, le cheval bute, mais la voie se réchauffe. La chèvre a neuf heures de chasse.

Les chiens se sortent les tripes, ils veulent prendre, coupant les doubles, ils relancent à vue une fois, deux fois, un bêlement : c'est fini ; notre chèvre est prise après neuf heures trois quart de chasse, les chiens épuisés se couchent sur leur prise, moi je pleure de fatigue, de joie, j'ai 14 ans et demi, je viens de forcer mon premier animal avec onze bâtards, mes compagnons de joie et de peine. L'animal forcé est chargé sur Indien, et je rentre à pied flattant mes valets.

La nuit est tombée depuis bien longtemps lorsque j'arrive à proximité des écuries, des lumières percent la nuit, on m'attend, pas pour me faire des compliments.

Je courbe le dos, qu'importent les reproches ! J'ai pris mon premier animal, je soigne Indien, je fais curée avec mes chiens, je les couche, je leur parle, ils s'endorment... Je pars doucement pour ne pas déranger leurs rêves.

Mon estomac, vide depuis l'aube, commence à souffrir. Un morceau de pain et je vais me coucher en essayant de ne pas déranger mes parents.

La pendule marque minuit et demi ! Cela fait seize heures que je suis parti.

Je me couche. Ai-je rêvé cette nuit là ?

Je ne le pense pas.

Une main brutale me réveille : il est quatre heures il faut se lever : les écuries sont déjà allumées.

Aujourd'hui le Pique Avant Nivernais découple en forêt de Chantilly.

Je suivrai la chasse à pied en écoutant Hubert appuyer ses chiens.

Une autre leçon m'est offerte !

Voilà vingt cinq ans que je vis cette aventure merveilleuse, pleine de rebondissements de nouveautés, d'imprévus...

Ai-je eu raison ou ai-je eu tort ?... ». Plus de soixante années après sa création, l'équipage poursuit donc l'implusion donnée par son fondateur. Philippe de Roüalle, sont petits-fils, tient essentiellement, ainsi que tous ceux qui l'entourent, au respect des traditions de vénerie qui sont aussi chez lui des traditions familiales. Traditions qui se sont aussi exprimées à la fin de l'année 1982, par quatre chasses-anniversaires dans l'Oise avec le Rallye Trois Forêts où se retrouvèrent donc les deux équipages.

Au mot tradition, il faut ajouter celui de cohésion : celle des membres de l'équipage avec le mélange des générations, les boutons respectables et respectés côtoyant les plus jeunes, et même parfois beaucoup plus jeunes. Nombre de ceux-ci d'ailleurs, venus ces dernières années à la vénerie, ne comptent cependant pas de tradition du noble art dans leur famille, ce qui prouve à l'évidence la vitalité et l'attrait de la vénerie !

Patrick de Gmélène



Les chiens du Rallye Pique Avant Nivernais.

Photo : Courtoisie)



Nous prions d'excuser le manque de qualité de ce document que nous avons tenu néanmoins à publier pour illustrer l'article de M. Patrick de Gmeline.